

ETC



Made in France

Françoise-Claire Prodhon

Volume 1, Number 4, Summer 1988

L'actualité critique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Prodhon, F.-C. (1988). Review of [*Made in France*]. *ETC*, 1(4), 47–49.

Made in France



Jean-Gabriel Coignet, *S comme...*, 1987

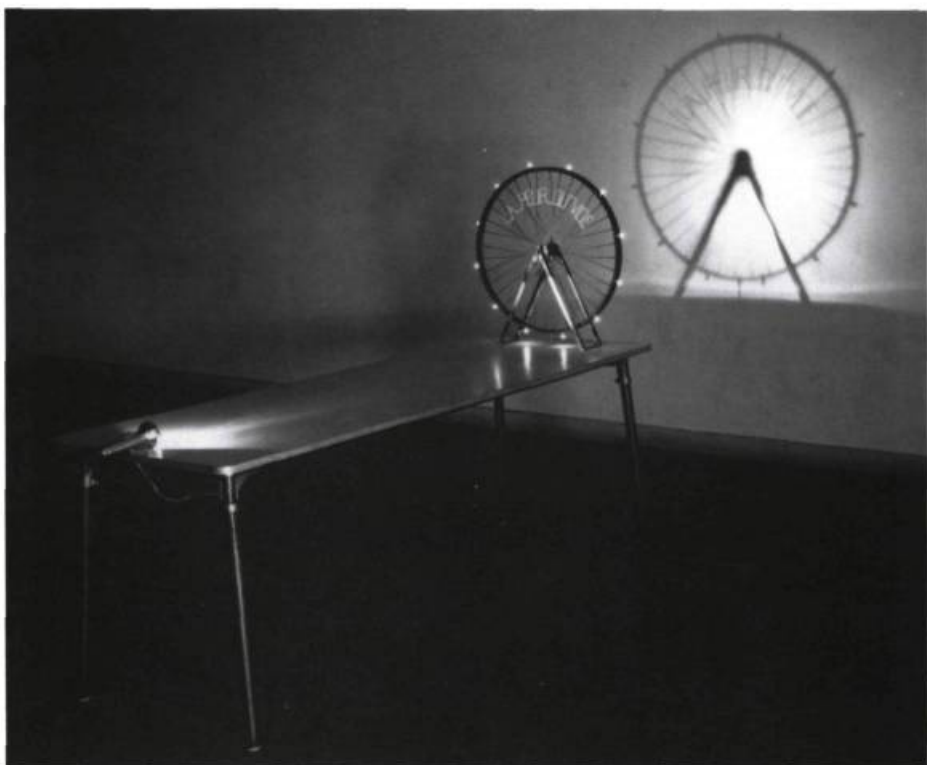
17

Jean-Gabriel Coignet, *Leçon de sculpture*, galerie Michel Vidal — Construction, équilibre, gravité, tension, volumes, etc. Le travail de J.-G. Coignet répertorie tout le vocabulaire de la sculpture classique. Fort des expériences de l'art minimal ou de supports/surfaces, il révisé à sa manière un abécédaire traditionnel pour réinventer des formes, avancer, non sans risque de nouvelles propositions.

Cette recherche rigoureuse semble aujourd'hui avoir atteint son point de perfection, c'est du moins ce que les trois pièces monumentales exposées chez Michel Vidal laissent apparaître. Maîtrise et pertinence d'un véritable propos de sculpteur, qui à l'évidence a su se passer des effets de séduction de l'installation. Sobres, ces sculptures se réclament avant tout comme autant d'objets autonomes, clos sur eux-mêmes mais ouverts à l'espace environnant. Objets jouant avec sensibilité sur la circulation : circulation de l'air et de la lumière, transparences, vides et pleins, idée d'intérieur et d'extérieur; mais également circulation

du spectateur invité à la déambulation. À une certaine rigueur architecturale répond le choix de matériaux industriels (métaux galvanisés, polyester), ainsi qu'un mode de «construction» volontairement apparent (soudures, rivetages). Sans didactisme ni froideur, Coignet met en évidence les notions de symétrie, de point d'équilibre, oppose statisme et mouvement, dynamisme et force d'inertie. Et de fait, ses sculptures se présentent souvent comme des formes à la limite d'un mouvement, effet accusé, il est vrai, par l'absence de socle qui les place de plain-pied dans l'espace. Dans ses derniers travaux J.-G. Coignet a simplifié et épuré la forme, à présent réduite à l'essentiel. Aux couleurs habituelles des matériaux qu'il utilise (blanc, gris, noir), il a ajouté une touche de rouge que l'on devine en transparence ou qui se reflète sur les surfaces métalliques. Avec brio il manipule les volumes, oppose les matières et lie avec une extrême sensibilité un sens aigu de l'élégance à une sculpture délibérément monumentale.

...



Claude Lévêque, *Sans titre*, 1987. Lettres au fil de fer façonné et peint sur roue de vélo, lampe torche, table de réfectoire, moteur, ampoules électriques; projection au mur; 2,10 x 1,40 x 0,70 m.

Photo : Hughes Bigo

48

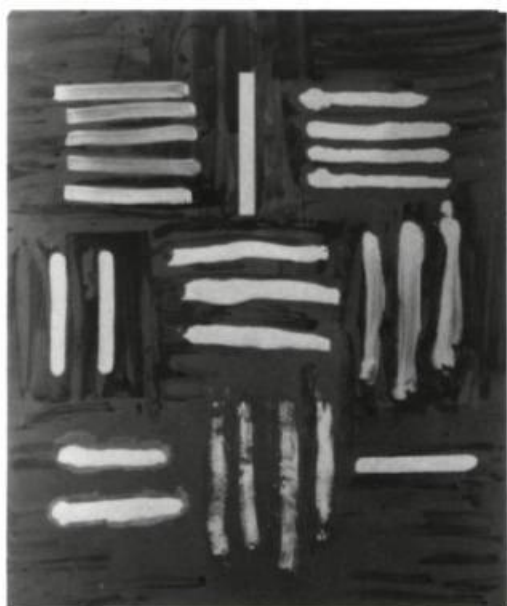
Claude Lévêque, *L'empreinte d'une certaine nostalgie...*, Galerie de Paris — Si Claude Lévêque occupe une position particulière parmi les artistes de sa génération, c'est d'abord parce que son travail ne se range dans aucune catégorie définie. Ni sculpteur ni à proprement parler installateur, Claude Lévêque donne à voir des objets-souvenirs, mémoires de petites séquences de vie (vécues ou non) que chacun peut, s'il le désire, s'approprier. Car il s'agit bien de ce que l'on nomme (peut-être pompeusement) «mémoire collective» : nostalgie de l'enfance, de l'état de grâce, mythe du paradis perdu que sous-tend l'angoisse latente de la mort, de la disparition et de l'oubli. Une nostalgie que l'on retrouve ailleurs chez Christian Boltanski ou Bernard Faucon, artistes dont il serait finalement le plus proche. Si parmi les composantes de l'œuvre de Claude Lévêque entrent toujours hypersensibilité et poésie, le travail actuel tend à se durcir et à se densifier. Entendons par là qu'il s'est dégagé de certains effets de mise en scène pour atteindre plus de rigueur à mesure que l'introspection s'approfondit. Une rigueur à la limite de l'obsessionnel tant l'artiste est précis sur le choix des objets qu'il met en situation. Pour cette raison notamment, il produit peu et travaille en retrait dans une absolue discrétion. Fragile, secret, il est aussi très pudique et préfère laisser son travail parler pour lui. À travers cette nouvelle série de pièces sans titres, où l'écriture omniprésente tient une grande place, Lévêque dévoile quelque peu ses hantises... à moins qu'il ne révèle le nôtre ! Alors d'une œuvre à l'autre, l'on passe ostensiblement des jeux d'enfants involontairement tragiques (*T'es mort*), aux angoisses d'adultes (*Asile*, *La peur du vide*). Dans une semi-pénombre, des objets familiers empruntés pour la plupart au mobilier scolaire ou au monde de l'enfance, sont mis en situation. Décalés de leur contexte habituel, vidés de leur contenu anecdotique et débarrassés de

leur aspect fonctionnel, ils se perçoivent comme «dramatisés». Ce drame n'étant dans ce cas précis que l'écho qu'il trouve en nous... Un léger pincement, quelques relents de nostalgie, la peur soudaine et irrépressible du vide.

...

Bernard Frize, *Sans filet!*, Musée Municipal d'Art Moderne — Qui reprocherait à Bernard Frize son inconstance aurait sans doute tort, car s'il est une chose qui le caractérise c'est bien la cohérence, la constance de propos qui semble guider sa réflexion depuis maintenant dix ans.

Si la peinture n'est qu'illusionnisme, à quoi donc peut-on se raccrocher sinon à ce qui la constitue physiquement ? L'image, le motif s'effacent : seule la matière, ses réactions physiques, son alchimie, subsistent. À partir de là ce qui est nperd son importance... Et Frize affirme : «En peinture ce sont les choses de la peinture qu'il s'agit de regarder.» L'idée peut donc se manifester dans un éclectisme absolu; de série en série, Frize énonce ses doutes. Les séries se succèdent, chaque fois surprenantes. Il y a les *Sans titres*, puis les *Peintures creusées*, *Les fils peints*, *Les pots*. Vers 1980, il introduit l'image et, alors que tout le monde parle de retour à la figuration, Frize court déjà vers autre chose. Éternelle remise en jeu, il déploie chaque fois des moyens différents, intelligents, vifs, le propos a toujours quelques saisons d'avance et l'artiste prend le risque de dérouter, de semer le doute. Ce même doute qui l'anime pourrait bien être le fil conducteur de sa peinture : œuvre complexe troublante et quelque peu labyrinthique. Un travail subtil et ironique qui n'est pas sans évoquer celui de Gerhard Richter ou de Sigmar Polke. Même parcours volontairement éclectique, même remise en question permanente de la possibilité



Bernard Frize, *Arbitrage*, 1987. 180 x 220 cm. Photo : Kleinefenn

de création... Car au-delà des constatations, Frize pose la question de l'échec, de l'effondrement du mythe de l'artiste-démiurge, du leurre sur la notion de style, de la vanité des avant-gardes. Son style c'est justement l'absence de style (du moins d'un style figé), le refus de la «main-signature», la volonté de ne pas charger l'œuvre d'états d'âme, la seule finalité restant d'inscrire sur la toile les états de la peinture! Fragilité derrière une prétendue froideur, Frize ne triche pas. En présentant toute une série de travaux récents ainsi qu'un plafond peint et conçu dans l'espace III de l'A.R.C. (15 x 13 m!), le Musée Municipal d'Art Moderne met l'accent sur l'œuvre d'un des jeunes Français le plus talentueux de sa génération, de carrure d'ores et déjà internationale.

...

Anniversaire : *Artstudio* deux ans déjà! — *Artstudio* fête ses deux ans avec un superbe numéro spécial Warhol, huitième de la série. Succès total de la revue, les quatre premiers numéros sont épuisés, et en deux années d'existence le bilan s'avère plutôt enthousiaste... Pari tenu pour Daniel Templon (fondateur de la revue) : il y avait un créneau à prendre et *Artstudio* a su devenir en peu de temps la première revue en langue française et la concurrente de la non moins prestigieuse revue *Parkett* publiée en Suisse. En faisant chaque fois appel à des rédacteurs très différents mais toujours choisis parmi les critiques, les historiens ou théoriciens d'art et les responsables d'institutions internationales, *Artstudio* s'est placé d'emblée sous le signe d'une certaine qualité. Diversité et qualité de ton mais aussi présentation soignée : la force d'*Artstudio* c'est de ressembler à un catalogue d'exposition, précis, documenté et abondamment illustré — un livre et par conséquent un objet que l'on conserve précieusement. Trimestrielle, la revue s'est voulue thématique et chaque parution fait la synthèse d'un grand sujet historique ou d'actualité («Abstraction», «Allemagne : le nouvel expressionnisme», «Art minimal», etc.). Enfin deux numéros monographiques ont été consacrés l'un à Joseph Beuys, l'autre à Andy Warhol.

Ce dernier numéro fait le point sur Warhol à travers onze analyses de l'individu et de l'œuvre, onze



Ben, galerie Daniel Templon

visions superposées (de celle d'Ann Hindry à celle de Jean Baudrillard). À lire et relire absolument si l'on compte parmi les fans de Warhol...

49

...

Ben, *Le choc des mots*, galerie Daniel Templon — Ben chez Daniel Templon, c'est toujours un événement : Ben adoré ou franchement détesté, tour à tour insolent, insupportable, râleur... Ben le Sud, drôle et plutôt bruyant : celui des conférences, rédacteur en chef de *Trouill'art*, objecteur d'hypocrisie, qui attribue des notes au milieu de l'art, et (un peu sadique) monte en épingle ou descend froidement les jeunes artistes. Ben, dont le travail n'a pas pris une ride (indémontable car lié à aucune esthétique), continue à inscrire au jour le jour ses bonnes et mauvaises humeurs de *J'attends la guerre à Je me sens seul* au plus optimiste *J'aime les femmes*. Autre alternative, il assemble des objets sans pour autant s'empêcher d'écrire... «Si Dieu est partout il est aussi dans cette boîte.» Qui a dit que Ben disait tout haut ce que les autres pensent tout bas ?

...

Les brèves — Difficile de faire le tour d'une actualité chargée cette saison... Citons tout de même quelques temps forts : le retour (provisoire) des *Demoiselles d'Avignon* au musée Picasso à Paris; la superbe rétrospective de Cy Twombly au Centre Pompidou; *Degas* 300 œuvres au Grand Palais; et dans les galeries Annette Messager (Laage-Salomon), Gerhard Richter (Durand-Dessert), Schnabel (Yvon Lambert).

Last but not least, clin d'œil aux élections présidentielles toutes proches, l'exposition de Jean-Pierre Raynaud, *Bleu, Blanc, Rouge*, une véritable déclinaison du drapeau tricolore...

Françoise-Claire Prodron